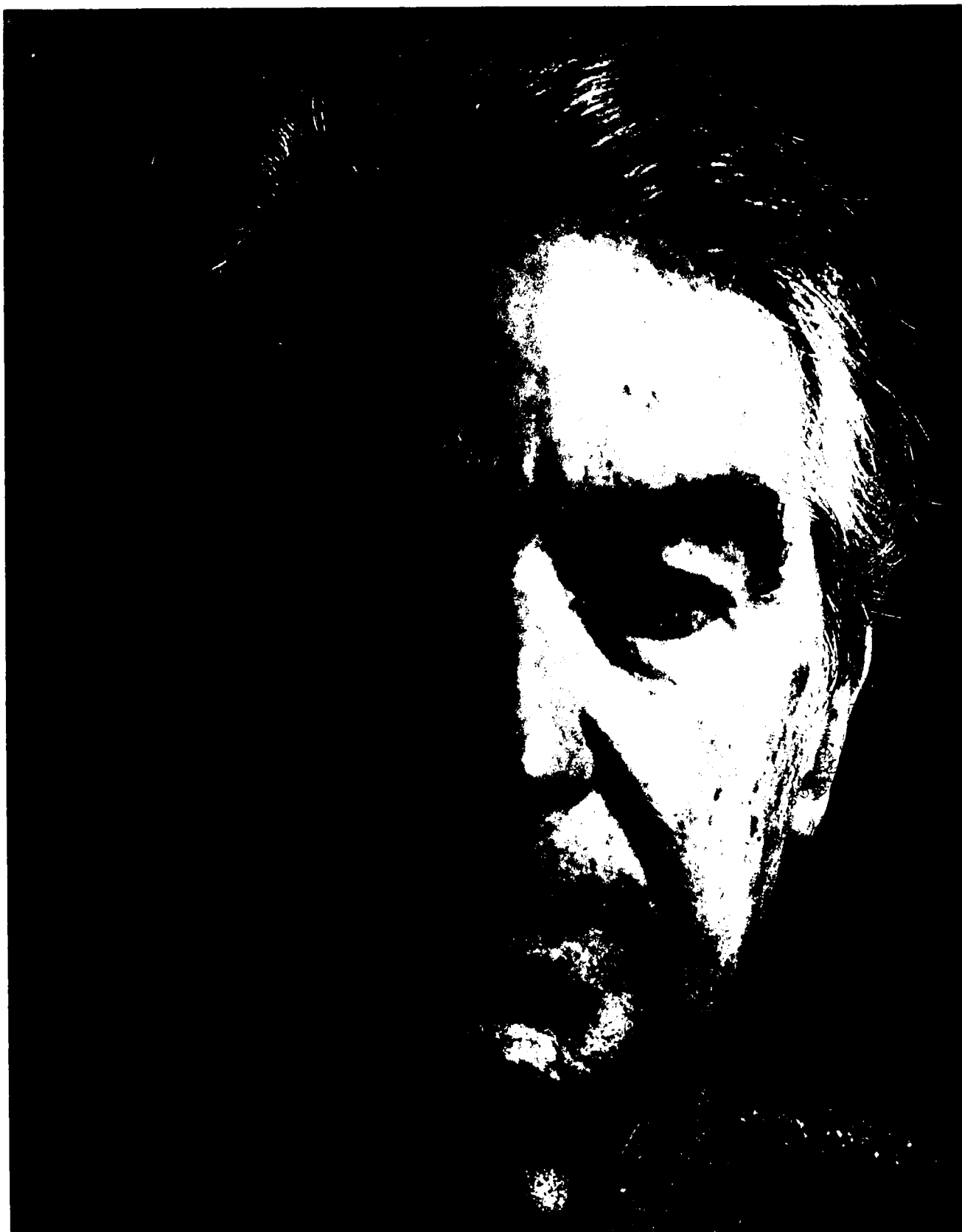


MAGAZINE LITTERAIRE, 01/06/1995



# Alvaro Mutis

## *Destination : cap de la bonne désespérance*

PROPOS RECUEILLIS PAR ARNOULD DE LIEDEKERKE

C'était en 1989, autant dire hier : Sylvie Messinger publiait *La Neige de l'amiral*, premier roman d'un écrivain colombien, illustre inconnu, hormis d'une poignée d'initiés et seulement pour sa poésie. Depuis, cet étonnant voyageur a fait du chemin. Une dizaine de thèses lui ont été consacrées dans les deux Amériques. En France, tandis que paraît *Le Rendez-vous de Bergen* (éd. Grasset), son dernier roman, certains universitaires passent au crible les mystères de son œuvre, la geste et les tribulations de Maqroll el Gaviero, son héros emblématique. Fortune de mer, de l'imaginaire : ce « rêveur de navires », ce poète au long cours, qui s'était toujours refusé à faire une carrière littéraire, est en train de s'imposer, en quelque six romans, comme l'un des écrivains majeurs de l'Amérique latine. Si le romancier est un conteur de premier ordre, l'homme est d'abord un charmeur. Comment résister à son élégance native, à la chaleur de sa poignée de main, de son sourire, à sa philosophie, pour le moins singulière, de la vie et du monde tels qu'ils vont – ou plutôt tels qu'ils béquillent ? Enchanteur désenchanté, Mutis bouscule les conventions, se réfère tour à tour à Desnos, Maistre ou Charles Quint, vénère dans le même temps Crevel et saint Jean-de-la-Croix, vitupère ensemble Rousseau et le progrès, les traîneurs de sabre et les intellectuels, les caudillos, les dictateurs de tout bord et des cinq continents. Les petites navigations intérieures de la République des lettres n'ont jamais épaté ce royaliste éclairé, au reste le meilleur ami de Gabriel García Márquez. Voici un an, interrogé sur Stevenson par le *Magazine littéraire*, Mutis le saluait comme un classique. Un statut dont il n'est pas si loin,

au moins dans l'esprit de ses lecteurs pour qui il a déjà rallié l'équipage des Conrad, des Melville. Le lui dirait-on qu'il balayerait l'hommage d'un rire de tempête. Ce Colombien des vagues voyage en solitaire.

– Arnould de Liedekerke. Vous êtes né à Bogota en 1923, mais il faut attendre 1988 pour voir la publication de votre premier roman, *La Neige de l'amiral*, et votre « apparition » sur la scène littéraire. Doit-on parler de vocation tardive ?

– Alvaro Mutis. Non, simplement j'avais choisi de travailler dans des domaines étrangers à la littérature : relations publiques, publicité... J'écrivais de la poésie mais, contrairement à certains de mes amis, Octavio Paz, par exemple, je n'ai jamais fait – ni ambitionné de faire –, une carrière littéraire. D'ailleurs, mes occupations professionnelles ne m'en laissaient pas le loisir. Sans doute ai-je ainsi perdu du temps que j'aurais pu consacrer à l'écriture, mais je ne le regrette pas un instant : n'avoir jamais été obligé de vivre de ma plume a été un élément déterminant de mon œuvre et de ma création.

Vous avez exercé toutes sortes de métiers. Vous avez fait de la radio, du cinéma. J'ai lu quelque part que vous avez doublé *L'Homme invisible*...

Non, mais j'ai doublé *Les Incorruptibles*. J'étais la voix du narrateur. En fait, j'ai commencé comme speaker à la radio nationale colombienne, en 1942. Quatre ans plus tard, je me retrouvai chef de publicité de la plus importante compagnie d'assurances de Colombie. J'ai fait des relations publiques pour Avianca, la Standard Oil. Pendant treize ans j'ai été le *sales manager* de la Twentieth Century Fox pour l'Amérique latine, département télévision. Ensuite dix ans à la Columbia Pictures, à vendre des séries américaines, de vraies saloperies. J'ai pris ma retraite en 1988.

Tout au long de ces années, vous n'avez jamais cessé d'écrire de la poésie. Quand et sous quelles influences avez-vous commencé ?

J'avais environ dix-sept ans. J'étais passionné par les surréalistes, surtout Michaux, Desnos, Crevel, auxquels je garde une

E N T R E T I E N

***Chez nous, sans les livres, la littérature, on n'aurait pas imaginé une éducation digne de ce nom. A cette époque, être écrivain en Colombie, cela comptait !***

admiration intacte. Voilà pour les débuts. Ensuite, ce furent des poèmes plus personnels, des choses inspirées de mon enfance dans l'hacienda familiale. Ils ont été publiés par l'un de mes amis, qui dirigeait le supplément littéraire d'une revue de Bogota. Quand je les ai vus imprimés, je me suis dit : voilà ! ça, c'est vraiment moi !

– Vos romans, notamment *La Neige de l'amiral*, ne seraient donc, et pour reprendre l'une de vos expressions, que des « excroissances » des développements amoureux de vos poèmes. C'est une démarche assez singulière...

– Sans doute s'explique-t-elle par le fait que ma poésie est d'abord narrative. En d'autres termes, elle n'est pas abstraite, métaphysique, je parle de choses très directes. Je n'établis pas de cloison entre mes poèmes et mes romans.

– Comment, dans les années trente, en Colombie, un « jeune homme bien élevé » en vient-il à découvrir Breton, Desnos, Crevel ?

– Il existait de longue date, à Bogota, une tradition d'échanges littéraires avec la France. Elle remonte à l'Indépendance : Bolívar était un grand lecteur des romantiques. Lui-même ressemblait assez à un personnage de Byron. Chez nous, on parlait

couramment le français. Je me rappelle mon père déclamant du Hugo, j'ai découvert Taine et Michelet dans sa bibliothèque, je lui dois ma passion pour Chateaubriand. Chez nous, sans les livres, la littérature, on n'aurait pas imaginé une éducation digne de ce nom. Cela faisait partie du quotidien, c'était une composante tout à fait normale de la vie de la bourgeoisie colombienne. A cette époque, être écrivain en Colombie, cela comptait !

– Votre famille « comptait » en Colombie ?

– Nous n'étions pas riches, mais nous vivions très bien. Une famille de planteurs de café, avec des hauts et des bas. Mon grand-père disait : « On vit comme des millionnaires, on meurt comme des pauvres ! »

– Avec Proust, vous estimez que seules comptent les années entre six et douze ans. Il y a aussi en exergue de l'un des chapitres de votre dernier livre, *Les rendez-vous de Bergen*, cette phrase de Saint-John Perse : « *Simon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?* » Votre enfance, c'était comment ?

– Merveilleuse ! Je n'ignore pas qu'il y a des enfances misérables, malheureuses, pauvres. Mais il y a aussi de « pauvres gens » qui tuent leur enfance. Cesse-t-on jamais d'être enfant ? Je pense que si j'écris c'est pour protéger cela, pour laisser l'enfant que j'étais raconter les choses qu'il a vues et aimées.

– Par exemple ?

– A la mort de mon père, ma mère a décidé de reprendre notre hacienda. Nous sommes rentrés à Bogota. A l'époque, j'étais au collège en Belgique, chez les Jésuites, j'y étais très heureux. J'avais onze ans. L'Europe, je croyais que c'était pour la vie... Quand j'ai su que je l'avais « perdue », ce fut pour moi une catastrophe. Un déchirement que je continue de ressentir. Ainsi, demain, je quitte Paris, je rentre à Mexico : je vais être malheureux comme vous ne l'imaginez pas ! Je me sens si bien ici ! Mes amis français me disent que j'idéalise. Non : je reviens à des choses essentielles de mon enfance. Donc, nous sommes rentrés en Colombie. L'hacienda se trouvait non loin de la Cordillère centrale, en altitude, dans la Tierra Caliente. J'en ai pris possession comme d'un énorme jardin. Il y avait deux grands fleuves, des eaux tumultueuses au milieu de toutes sortes d'arbres et de parfums. Les gens me choyaient. C'était vraiment le paradis. Tout cela, ce contact avec la nature, les animaux, la vie sous son plus beau jour, apparaît dans mes poèmes, dans *Les Eléments du désastre*. Ecrire un poème, ce n'est jamais facile. Mais le démarrer, pour moi, en fait, c'est assez simple : je ferme les yeux, je rentre dans mon enfance, les images viennent, ça commence... Mais il fallait aller à l'école, à Bogota. Les études ! J'ai toujours détesté !

– Votre personnage emblématique, *Maqroll el Gaviero*, apparaît très tôt dans vos poèmes. Quel part de lui doit-on chercher chez vous ?

C'est une question que l'on me pose souvent : quelle dose de Mutis dans Maqroll, quelle proportion de Maqroll dans Mutis ? Je vous avouerai que je n'avais jamais imaginé écrire



ULF ANDERSEN / GAMMA

## MAQROLL LE BOURLINGUEUR

*Le Rendez-vous de Bergen, triptyque de terre et de mer,*  
Alvaro Mutis. Traduit de l'espagnol par François Maspéro.  
Ed. Grasset, 110 F.

« Vous recevrez de mes nouvelles... Je repasserai vous voir avant que le bateau n'appareille, afin que nous causions encore un peu. » Où l'on retrouve, pour trois épisodes de sa vie d'orpailleur et les plus folles tribulations, Maqroll el Gaviero, ses chimères de vieux steamers et ses semelles de vent. On navigue de Curaçao à Carthagène des Indes sur un bateau-citerne barré par un Prussien de Kiel, un géant de deux mètres, ancien commandant de sous-marins pendant la Première Guerre mondiale, quelque chose de Stroheim et de Long John Silver ; on médite sur la mort et l'amitié, le vide et le néant qui nous attendent au coin de la rue, les folies de la vie, la sagesse des chats du Bosphore. Qu'on broie du noir, qu'on retrouve un ami, on boit ferme ; du xérès à Madrid, à Tanger « un féroce cognac falsifié », de la vodka à Saint-Malo, d'étranges mixtures dans un bar clandestin de Singapour – de l'absinthe noyée de vin de palme, tout simplement –, en compagnie de Malaca Jack, conducteur de tramway. Alors, bien sûr, comme toujours chez Mutis,

la tête nous tourne un peu. Si fugitifs soient-ils, ses fantômes prennent corps, une rare épaisseur, ici dans la grisaille d'une jetée de Brighton, plus avant chez un « fabricant d'encens funéraires » de Kuala Lumpur ; l'ivresse aidant, toutes ces vapeurs d'alcool, de pétrole, on a l'impression de les connaître depuis toujours ces vagabonds impénitents, ces « innocents », et leurs désordres, leurs avanies, leur quête fiévreuse, usée « à l'aventure, aux surprises de la vie et à la tendresse humaine ». Les vieux démons de Sverre Jensen, ceux d'Alejandro Obregon, un « peintre de taureaux et de tempêtes », dont l'obsession souveraine est de fixer un jour sur ses toiles la couleur du vent, l'étrange destin de Jamil, fils naturel d'Abdul Bashur : *Le Rendez-vous de Bergen*, c'est un peu tout cela. Aussi celui des facettes d'un superbe écrivain, d'un conteur oriental, d'un boulingueur de la Baltique, d'un poète des tropiques et de tous les ailleurs, d'un passager clandestin, d'un trafiquant de nostalgie. On l'aura compris, Mutis, une fois encore, nous promène et nous enchante. Nous fait rêver très loin sous ses pavillons et cela pour longtemps. Son livre refermé, nous ne restons pas à quai, c'est partie de son secret, de sa magie. Ainsi confère-t-il tout son sens au propos du peintre Obregon : « Il faut éterniser nos rêves, si nous voulons qu'ils nous accompagnent dans l'autre vie. »

*Arnould de Liedekerke*

E N T R E T I E N

*Je suis un incondicional de Proust : l'échec,  
la décomposition des objets, des hommes, des sentiments,  
font partie de mes obsessions.*

toutes ces « entreprises et tribulations » de Maqroll. A l'instant de mettre le point final à *La Neige de l'amiral*, je me suis dit, quel bonheur ! Enfin, j'en ai terminé ! Et puis un autre personnage, Ilona, a commencé de s'imposer à moi. De fil en aiguille, je me suis retrouvé avec quatre romans. Pour revenir à votre question, il me semble assez hasardeux d'éclairer une œuvre à partir de la vie de l'auteur. Cela peut parfois ouvrir des perspectives intéressantes, mais, dans mon cas, rien de moins évident.

- *Pourtant, votre dernier roman met en scène des gens que vous avez connus, sa fiction participe de votre vie privée.*

- C'est vrai. J'avais un ami... non ! c'est trop triste de commencer comme ça, cet emploi de l'imparfait quand les amis sont morts... Donc, j'ai un ami - lequel est mort -, un peintre, Alejandro Obregon, issu d'une grande famille colombienne. Un type vraiment très bien, un grand talent, une vie étonnante. Il me disait toujours : « Pourquoi ne me mets-tu pas dans tes romans ? » Un jour, j'arrive chez lui, à Carthagène, je le trouve souffrant. J'ai tout de suite vu que c'était grave. Je lui ai fait la promesse d'en faire l'un de mes personnages. Il apparaît dans *Le Dernier visage*, mais je voulais aller plus loin. J'ai décidé d'écrire la rencontre de Maqroll et d'Alejandro Obregon. Ce faisant, je me suis aperçu que c'était la première fois que Maqroll rencontrait un créateur, un artiste. De même, n'avais-je jamais évoqué la relation de Maqroll avec un enfant, ni avec un ami qui se serait suicidé. Alors, je me suis posé la question : pourquoi ne pas faire un triptyque de ces trois instants de la vie de Maqroll : la rencontre avec un artiste, avec un enfant - en l'occurrence, un fils naturel d'Abdul Bashur -, avec un ami qui se donne la mort.

- *Maqroll, lui, on ne l'imagine pas mourir. Il est un peu comme le commissaire Maigret, il ne vieillit pas. D'ailleurs, il y a chez vous une parenté avec Simenon, un climat, cette impression de reprendre le même livre.*

- Je suis un romancier d'occasion, maladroit, je me débrouille très mal avec la chronologie. Pour un poète, raconter des histoires qui se tiennent, c'est infernal ! Alors, citer Simenon, vous ne pouviez pas me faire plus plaisir ! A propos de mes livres on évoque généralement Stevenson, Melville. D'accord, c'est très flatteur, je les admire beaucoup, c'est la mer, l'aventure, mais c'est un peu facile. J'ai aimé Conrad, parce que je retrouvais chez lui des impressions de mon enfance, les traversées Anvers-Buenaventura. De là à parler d'une influence de Conrad... Mais dans le cas de Simenon, c'est vrai. D'ailleurs Maigret est foncièrement « maqrollien ». Quant à Madame Maigret, c'est un personnage inoubliable !

- *Maqroll est une sorte de bohémien des mers. Un bourlingueur, un apatride. Par ailleurs, il fait preuve d'une érudition assez extravagante. Ses lectures sont éclectiques, un peu saugrenues : les ouvrages de Gabory sur les guerres de Vendée, la Vie de saint François d'Assise, par Joergensen, l'Enquête du prévôt de Paris sur l'assassinat du duc d'Orléans... D'où vient-il au juste ?*

- Je le suspecte d'être Levantin. Il parle l'arabe, le turc, le français, l'anglais et le flamand. Au Moyen-Orient, à Tunis, Istanbul, il est vraiment comme un poisson dans l'eau. A Marseille aussi, qui est un peu le Moyen-Orient. En cela, je me sens très proche de lui : j'ai une vraie passion pour les *Mille et Une nuits*, pour l'Espagne arabe : un grand moment de civilisation ! Quant à ses lectures, ce n'est pas tant pour leur qualité littéraire qu'il apprécie ces ouvrages, mais avant tout parce que ce sont des livres qui parlent du destin des hommes : *La Vie de Rancé*, les *Mémoires d'outre-tombe*, ceux du Cardinal de Retz.

- *Si Maqroll est un Oriental, comme d'ailleurs son ami Abdul Bashur, leur géographie sentimentale passe aussi par les ports du Nord, les brumes de la Baltique. On fait escale à Hambourg, Helsinki, Anvers, presque aussi souvent que sous les tropiques. Et puis il y a Trieste, où est enterré Morand. On sent chez vous, comme chez lui, une nostalgie de la Vieille Europe.*

- S'il y a bien une civilisation qui compte pour moi, qui me donne de vraies raisons de vivre, c'est celle de l'Occident chrétien. La Chine, l'Inde, très bien... je ne méconnais pas leurs qualités, mais au fond, leurs univers me restent étrangers. En revanche, j'éprouve une admiration infinie pour cette institution extraordinaire qu'était le Saint Empire romain germanique. L'Europe de Frédéric II, de Charles Quint : rien à voir avec celle que nous proposent les technocrates d'aujourd'hui.

- *Vous parlez du « Cap de la bonne désespérance ». Cependant, votre mélancolie ne tend pas la main au pessimisme, vos personnages ne sont pas avares d'énergie. Comment concilier l'appât de la vie et le désenchantement ?*

- La seule façon de vivre vraiment, pleinement, c'est de savoir qu'on est, comment dire... foutus. Qu'il ne faut pas chercher le paradis sur terre. Que l'espoir - sauf celui que nous offre, dans une autre vie, le christianisme -, que l'espoir, donc, dans ce monde-ci, a tout d'une ornière. Ne rien attendre d'icibas permet de commencer à jouir de la vie, de s'en réjouir. L'idée du lendemain ne vous arrête plus. Deux règles marquent la vie de Maqroll : l'acceptation des choses telles qu'elles viennent et l'indulgence. La seconde étant une conséquence de la première. C'est une attitude que je partage pleinement.

- *Et cette fièvre de l'errance, ce côté Larbaud ?*

- A propos de Larbaud, j'ai connu ce genre d'atmosphère dans mon enfance. Une tante de ma mère avait épousé un homme richissime, une énorme fortune de Colombie. C'étaient des gens raffinés. Ils avaient des tableaux superbes - Boudin, Marquet -, de très beaux livres mais pas d'enfants. Ils ont pris une décision tout à fait « barnaboothienne » : ils habiteraient les palaces d'Europe, Paris, Rome, Londres. C'était dans les années trente. Ils aimaient beaucoup ma mère, ils nous invitaient. Pour moi, c'était la fête absolue. Le soir, ils allaient au théâtre. Je restais seul dans une suite immense. Pas longtemps. Je descendais voir le concierge, un vieux Russe, qui me racontait toutes sortes d'histoires invraisemblables. J'avais l'impression

que Paris m'appartenait. Ce que j'aimais le plus, c'était d'aller au Luxembourg, avec un petit bateau bleu et des voiles blanches.

- Dans *Jaune, bleu, blanc*, Larbaud explique que chaque pays a son ange gardien. Dans *Un Bel morir*, Maqroll explique : « Il est un ange gardien diabolique qui me pousse à me lancer dans les aventures les plus stupides. » On a parlé du Quijote à son propos. Mais son errance sans fin, comme celle de vos autres personnages fétiches, Bashur, Ilona, pourraient aussi évoquer Melmoth. On a l'impression qu'une sorte de fatalité pèse sur eux, qu'ils sont « condamnés » à errer...

- Contrairement au Quijote - qui prétend affirmer son rêve au regard du monde -, Maqroll n'ambitionne pas de prouver quoi que ce soit. Quant à Melmoth, sans doute Maqroll est-il, lui aussi, marqué par un signe, le destin. En aucun cas par une malédiction, ce n'est pas le Juif errant. Peut-être une sorte d'initié. A quels mystères ? On ne sait pas très bien. L'essentiel n'est pas là : l'important dans une caravane, ce n'est pas son but, mais son déplacement. Pour Maqroll, l'aventure, même la plus folle, la plus risquée, est un moyen de survie.

- Revenons un instant à la fatalité. Je cite à nouveau Maqroll, dans *Ecoute-moi Amirbar* : « Rien de ce qui nous arrive dans la vie n'est fortuit et tout forme une chaîne. » Partagez-vous cette idée ?

- C'est ma conviction. Je ne crois pas au hasard. Ou alors au hasard « objectif ».

- Vos personnages féminins sont souvent empreints d'un caractère magique, prophétique. Flor Estévez, Ilona Grobowska ou d'autres, me font penser à la femme, à son rôle révélateur et ses pouvoirs d'intercesseur tels qu'en parlait Breton dans *Arcane 17*.

- Les femmes sont toutes des sibylles, des pythonisses. N'importe laquelle d'entre elles voit plus loin qu'aucun homme. Pourquoi ? Peut-être parce que la femme, qui transmet la vie, a une relation directe, mystérieuse, avec les forces élémentaires de la nature. Mon attitude n'est en rien intellectuelle : je crois fermement, pour l'avoir vérifié maintes fois, à cette condition particulière, un peu « illuminée » des femmes. Une croyance que partage Maqroll. Autre constante de ses relations avec les femmes, toutes celles qu'il a connues et aimées : elles sont d'abord et avant tout des complices. Des vestales, qui protègent l'homme et la vie. Tout ce qui est rituel, mythique, est important. Je suis convaincu qu'il y a des forces qui nous dépassent. Cela dit, ne me faites pas tomber dans l'ésotérisme : la chose la plus niaise qui soit. Parlez-moi de saint Jean-de-la-Croix, de sainte Thérèse d'Avila : voilà l'ésotérisme que j'aime. Oui, je suis catholique romain. Avec toutes les difficultés que cela suppose en un temps où ce n'est pas très commode d'être toujours d'accord avec l'Église.

- Autre trait marquant de Maqroll, son sentiment presque voluptueux de l'échec : « Dès notre naissance, nous avons des mentalités de vaincus. » Comme si tout était perdu, sans appel, depuis toujours. Vous parlez de lui comme d'« un chouan du vingtième siècle »...

Je suis un incondicional de Proust : l'échec, la décomposition des objets, des hommes, des sentiments, sont l'une de mes obsessions. Et puis, à mes yeux, le Progrès constitue l'un des signes les plus toxiques, les plus néfastes du monde moderne. En fait, c'est une idée protestante. Voyez les Américains... En fait, toute cette histoire du Progrès relève de la volonté de puissance, de vaincre. C'est d'une rare absurdité, l'Histoire nous le démontre amplement : les vainqueurs, au bout du compte, finissent toujours par singer les manières du vaincu. Dans la

Rome impériale, le nec-plus-ultra était de parler grec ! Le Progrès est une farce.

- Tout cela n'est pas très « politiquement correct »...

- La seule fois que j'ai eu l'occasion de collaborer à un journal, c'était il y a quinze ans. A Mexico. Un journal tout à fait comme il faut, gauche libérale. Le directeur de la rédaction m'invite à déjeuner et me demande quel titre je compte donner à ma chronique. Je lui réponds : « Le coin du réactionnaire ». Aucune objection. Un jour, au bout de six mois, il me convoque, embarrassé : « Monsieur Mutis, c'est ennuyeux, mais il y a, parmi nos lecteurs, des gens qui commencent à vous croire 'vraiment' réactionnaire... ». Je lui ai dit : « Pas de problème ! Au revoir, merci ! » C'est extravagant : dans l'esprit de ce monsieur, il était inconcevable que quelqu'un puisse être vraiment réactionnaire. Alors que pour moi, aujourd'hui comme jamais, il faudrait l'être chaque jour davantage : on est en train de tout détruire pour des raisons économiques, soi-disant sociales. De fausses raisons, du bidon.

- Vous êtes-vous jamais engagé politiquement ?

- Je n'ai jamais voté de ma vie. Jamais signé un manifeste, rien, et Dieu sait si les écrivains colombiens adorent ça !

- Quand même, vous arboriez volontiers une fleur de lys, vous faites profession de royalisme. C'est une attitude esthétique ?

- Pas le moins du monde ! J'ai lu Maistre et Bonald, qui sont un peu mes maîtres. Et Maurras, Burke, Barrès - dont je n'aime pas beaucoup les romans... Je partage complètement l'opinion

E N T R E T I E N

***Il y a peut-être des gens pour s'imaginer que je rêve  
d'un royaume du Guatemala, de Colombie ou d'Equateur...  
Inutile de vous dire que ce n'est pas ça du tout !***

d'Ortega y Gasset sur la démocratie telle qu'il la définit dans *La Révolte des Masses*. Je cite de mémoire : « Quand tant de gens tombent d'accord c'est pour faire soit une bêtise soit un mauvais coup. »

– C'est quand même curieux, pour un Colombien, d'être royaliste...

– Il y a peut être des gens pour s'imaginer que je rêve d'un royaume du Guatemala, de Colombie ou d'Equateur... Inutile de vous dire que ce n'est pas ça du tout ! Mais nos républiques, fondées par Bolivar, San Martin ou O'Higgins, sont les filles directes de la Révolution française. Cette filiation nous a coûté très cher et nous continuons de la payer. Prenez Bolivar, qui a fait ses classes chez Rousseau. De nous avoir arrachés du tronc ibérique quand l'Espagne était envahie par Bonaparte, est une bourde morale et un désastre politique sans fin. Son rêve messianique de « Grande Colombie » nous a légué des guerres civiles sans issue, des tentatives républicaines qui font naufrage avec une monotone régularité, entre les mains de caudillos ambitieux et de traîne-sabre grotesques et ignares, quand il ne s'agit pas de libertaires démagogues...

– Non content de regretter la monarchie française, vous poussez le bouchon plus loin : vous réfutez les Orléans et faites allégeance au prétendant Bourbon, le « Louis XX » des légitimistes...

– Je pense qu'un vrai monarchiste se doit d'être légitimiste. Sinon cela ne rime à rien. Ce qui importe, c'est la transmission légitime, la continuité d'un pouvoir reçu de Dieu. Vous comprendrez que je tiens pour une crapule ce type dont je ne prononce jamais le nom, qui a été roi des Français et dont le père avait voté la mort de Louis XVI. De la même façon, les Hanovre, qui ont chassé les Stuart du trône d'Angleterre, sont d'authentiques usurpateurs. Je ne me suis toujours pas remis de Culloden !

– Votre royalisme, votre goût du noctambulisme, des alcools, me font penser à Paul-Jean Toulet. Il y a toujours des bars, des cocktails dans vos romans. On y trouve même des recettes...

– J'en suis particulièrement fier. En la matière, je ne tolère aucune concurrence ! Je vais vous donner la recette d'un cocktail de mon invention. Bien entendu, il s'appelle le Maqroll. Dans un verre, sur de la glace, une mesure de Carpano - c'est un vermouth italien -, une demi-mesure de Jack Daniels, une mesure de Noilly Prat rouge, un zeste de citron vert et le tour est joué. C'est assez dangereux, n'en abusez pas !

– Vous êtes « le » grand ami de Gabriel Garcia Márquez, le dédicataire de *Cent ans de solitude*. Compte tenu de vos sensibilités politiques respectives, c'est un peu surprenant !

– Gabriel est un ami de très longue date. Nous avons partagé beaucoup de choses dans la vie mais, vraiment, sans vouloir faire de l'humour bon marché, nous n'avons jamais pris le temps de parler politique. Il m'a confié en lecture la plupart de ses manuscrits et ce dès son premier roman, *La Hojarasca* (Des feuilles dans la bourrasque). C'est un idéaliste dans le meilleur

sens du terme, un homme droit. Un pur. Ses choix politiques sont parfaitement désintéressés, il n'a jamais rien demandé à qui que ce soit. Pas même à Castro, qui est son ami de trente ans. D'ailleurs, pourquoi parlerions-nous politique ? La politique, sous son visage actuel, ne m'inspire aucun intérêt. C'est d'une telle superficialité !

– Borges, Cortazar ne sont plus. Quelle est votre appréciation de la littérature latino-américaine aujourd'hui ?

– Nous sommes dans une passe un peu... aride. Nous nous étions habitués à collectionner les grands écrivains et soudain, d'un coup, on dirait que c'est fini. Bien sûr, il y a Garcia Márquez. Son influence est incontestable, mais dans le même temps – sans qu'il en soit le moins du monde responsable –, un peu pernicieuse. Je m'explique : tout le monde aujourd'hui veut écrire « son » *Cent ans de solitude*, ce qui a un peu figé l'état de notre roman. Pour l'instant, je ne vois pas d'héritier aux grands noms. Cela dit, n'oubliez pas qu'ici, en France, on parle de notre littérature avec, certes, beaucoup d'enthousiasme, mais aussi une bonne dose de naïveté : Borges, Cortazar, sont des écrivains essentiellement marqués par l'Europe. A l'exception de Garcia Márquez ils ne sont que très peu révélateurs de l'esprit, disons « secret » de l'Amérique latine, ou, pour reprendre un terme jungien, de son subconscient collectif.

– Quand même, vous avez bien à l'esprit deux ou trois jeunes auteurs ?

– Il y en a plusieurs dont je pense le plus grand bien. Mais citer leurs noms, maintenant, serait hasardeux : ils sont très jeunes, leurs œuvres ne sont pas mûres, je n' imagine pas leur avenir. C'est fou, chez nous, la facilité avec laquelle s'effrite un destin littéraire. Un ou deux romans bien accueillis, un peu de politique, de bureaucratie, et l'on s'installe dans une situation, le confort intellectuel, on devient intouchable. Intellectuel, les intellectuels, voilà bien un mot, une sorte de gens que je déteste !

– Finalement, vous êtes le plus jeune talent d'Amérique latine ?

– Je suis le plus jeune romancier du monde !

**Alvaro Mutis en français**

*La Neige de l'amiral*, éd. Messinger, 1989, rééd. Grasset, 1992, les Cahiers rouges.

*La Dernière escale du Stamp Steamer*, éd. Messinger, 1989, rééd. Grasset, 1992, les Cahiers rouges.

*Ilona vient avec la pluie*, éd. Messinger, 1989, rééd. Grasset, 1992, les Cahiers rouges.

*Un Bel mort*, éd. Grasset, 1991.

*Le Dernier visage*, éd. Grasset, 1991.

*Écoute-moi Amurbar*, éd. Grasset, 1992.

*Les Éléments du désastre*, poésies, éd. Grasset, 1993.

*Abdul Baschur, le rêveur de navires*, éd. Grasset, 1994.

*Le Rendez-vous de Bergen*, éd. Grasset, 1995.